

Jean Marie ANDRE

La littérature constitue un appel fondamentalement dangereux...

Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui... Charles Baudelaire.

« La première fois que Jean-Claude Pelletier lut Benno von Archimboldi, ce fut pendant les fêtes de Noël 1980 à Paris, où il suivait des cours de littérature allemande à l'université, il avait dix-neuf ans. Le livre en question était *D'Arsonval*. Le jeune Pelletier ignorait alors que ce roman faisait partie d'une trilogie (composée par *Le Jardin*, sur un sujet anglais, *Le Masque de cuir*, sur un sujet polonais, de même que *D'Arsonval* était de toute évidence, sur un sujet français) mais cette ignorance, ou ce vide ou cette incurie bibliographique, qui ne pouvait être attribuée qu'à son extrême jeunesse, ne ternit en rien l'éblouissement et l'admiration que le roman provoqua en lui. »

« À partir de ce jour (ou de l'heure très avancée de la nuit où il considéra comme achevée cette lecture inaugurale), il se convertit en un archimboldien enthousiaste et commença sa pérégrination à la recherche d'autres œuvres de cet auteur. Ce ne fut pas une tâche facile. Mettre la main, même à Paris, sur des livres de Benno von Archimboldi dans les années 80 du XX^{ème} siècle n'était en aucune façon un travail qui n'entraînait pas de multiples difficultés. Dans la bibliothèque du département de littérature de son université, il n'existait pratiquement aucune référence sur Archimboldi. Ses professeurs n'avaient pas entendu parler de lui. L'un d'eux lui dit que son nom lui rappelait quelque chose. Au bout de dix minutes, Pelletier découvrit avec rage (avec effroi) que ce que cela rappelait à son professeur, c'était le nom du peintre italien, sur qui d'ailleurs, son ignorance s'étendait également de façon olympienne. »

« Il écrivit à la maison d'Édition de Hambourg qui avait publié *D'Arsonval* et ne reçut jamais de réponse. Il fit aussi le tour des quelques librairies allemandes qu'il put trouver à Paris. Le nom d'Archimboldi apparaissait dans un dictionnaire de littérature allemande et dans une revue belge consacrée, sur un mode plaisant ou sérieux, il ne le sut jamais, à la littérature prussienne. En 1981 ; il fit un voyage avec trois amis de la faculté en Bavière, et là, dans une petite librairie de Munich, sur la Voralmsstrasse, il dénicha deux livres, le mince volume de moins de cent pages intitulé *Le Trésor de Mitzi* et *Le Jardin*, le roman anglais déjà mentionné. La lecture de ces deux livres ne fit que conforter l'opinion qu'il avait déjà d'Archimboldi. En 1983, à vingt-deux ans, il s'attela à la traduction de *D'Arsonval*. Personne ne lui avait demandé de le faire. Il n'y avait alors aucune maison d'édition intéressée par la publication de cet Allemand au nom bizarre. Pour l'essentiel ? Pelletier commença à le traduire parce qu'il aimait l'auteur, parce que cela le rendait heureux de le faire, même s'il envisagea de

pouvoir présenter aussi cette traduction, précédée d'une étude sur l'œuvre archimboldienne, comme mémoire et, pourquoi pas comme première pierre d'un futur doctorat. »

« Il acheva la version définitive de la traduction en 1984 et une maison d'édition parisienne, après quelques hésitations et lectures contradictoires, l'accepta et on publia *Archimboldi*, dont le roman destiné a priori à ne pas dépasser les mille exemplaires vendus, épuisa après deux compte rendus contradictoires, positifs, voire excessifs, les trois mille exemplaires du tirage initial ouvrant les portes à une deuxième, troisième puis quatrième édition. »

« Á ce moment-là, Pelletier avait déjà lu quinze ouvrages de l'écrivain allemand, en avait traduit deux autres, et était considéré, de façon quasi unanime, comme le plus grand spécialiste de Benno von Archimboldi qu'il y eut dans toute la France. »

« Alors Pelletier put se souvenir du jour où il avait lu pour la première fois Archimboldi et se vit lui-même , jeune et pauvre, vivant dans *une chambre de bonne*, partageant le lavabo où il pouvait se débarbouiller et se brosser les dents avec quinze autres personnes qui habitaient la mansarde sombre , chiant dans des water-closets horribles et peu hygiéniques, qui n'avaient pas grand-chose en commun avec des water-closets et beaucoup à voir avec des gogues ou une fosse septique, eux aussi partagés avec les quinze locataires de la mansarde, dont quelques-uns étaient depuis repartis en province, pourvus de leurs diplômes universitaires respectifs, d'autres avaient déménagé dans des lieux plus confortables dans Paris même, ou enfin certains , bien peu, étaient encore là, végétant en crevant lentement de dégoût. »

« Il se vit , comme on l'a dit, ascétique, penché sur ses dictionnaires allemands, éclairé chichement par un ampoule, maigre et opiniâtre, comme s'il n'avait été que volonté faite chair, os et muscles, sans aucune graisse, fanatique et décidé à parvenir à bon port, bref une image assez courante d'étudiant dans la capitale, mais qui ,sur lui, avait agi à la manière d'une drogue qui l'avait fait pleurer, une drogue qui avait ouvert , comme l'a dit un poète hollandais affecté au XIX^{-ème} siècle, les écluses de l'émotion et de quelque chose qui à première vue , ressemblait à de l'auto apitoiement mais n'en n'était pas, (mais qu'est-ce que c'était alors ? de la colère ? probablement) qui le porta à penser, à réfléchir encore et encore, non avec des mots mais avec des images douloureuses , à sa période d'apprentissage juvénile, et qui après une longue nuit peut-être inutile contraignit son esprit à deux conclusions : La première que la vie telle qu'il l'avait vécue était arrivée à son terme ; la seconde , qu'une brillante carrière s'ouvrait à lui , et pour que cette dernière ne perde pas son éclat, il devait conserver ,comme seul souvenir de cette mansarde , sa volonté. « « En 1986, Jean-Claude Pelletier, né en 1961, enseignait l'allemand à l'université. Le roman pouvait commencer. Il vous reste, lecteur, 1356 pages à lire... »

1. 2666. Roberto Bolano. Éditions Ch. Bourgois 2004-2008. Ed Gallimard FolioN°5205

La suite... vous la trouverez chez votre libraire.